



HAL
open science

Terme, Notion, Concept

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Terme, Notion, Concept. Frédéric Cossutta. Les concepts en philosophie. Une approche discursive, Lambert-Lucas, pp.233-249, 2020, Le Discours philosophique, 978 2 35935 315 0. hal-04217203

HAL Id: hal-04217203

<https://hal.u-pec.fr/hal-04217203v1>

Submitted on 26 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Terme, notion, concept. L'entreprise du *Vocabulaire de Lalande*

Dominique Ducard

Université Paris-Est Créteil, Céditec EA 3119

Le *Vocabulaire critique et technique de la philosophie*, ouvrage dont le philosophe et professeur André Lalande (1867-1963) a assuré la maîtrise, est un « monument » dans l'histoire des dictionnaires philosophiques. S'il se confond avec le nom de celui qui l'a initié et dirigé (« le Lalande »), l'entreprise, collective, est remarquable dans sa conception et sa réalisation. Ce n'est pas un dictionnaire des philosophes ni de la philosophie dans son exposé doctrinal, donc pas un dictionnaire encyclopédique, avec une organisation méthodique des savoirs, mais un dictionnaire de langue, de ceux qui, comme les glossaires et les lexiques thématiques, sont sélectifs et « dont les entrées sont déterminées par des critères descriptifs ou fonctionnels » (Quémada 2017). Il appartient ainsi à la catégorie des répertoires traitant du vocabulaire spécifique d'un domaine de connaissance et d'un secteur d'activité sociale, ici ceux de la philosophie, « discipline créatrice » de concepts selon Deleuze et Guattari, pour qui « La philosophie c'est l'art de former, d'inventer, de fabriquer des concepts » (Deleuze et Guattari 1991 : 8). Comme la création de concepts est une perpétuelle innovation dans la tradition, la nomenclature que le répertoire constitue traverse l'histoire de la discipline et inclut dès lors des « dictionnaires culturels » (Quémada 2017) permettant de lire le passé depuis le présent, ce qui lui donne une orientation panchronique.

Comme d'autres vocabulaires scientifiques et techniques, le vocabulaire de la philosophie est une affaire de terminologie et de terminographie, quand il ne s'agit pas seulement d'analyser les « unités terminologiques » (Depecker 2017) mais également de mettre en forme le discours qui les présente et les explique pour en assurer la compréhension et la transmission. Mais si les scientifiques et les techniciens sont aussi des créateurs et des manipulateurs de concepts, les *objets* que ces concepts désignent sont dans une autre relation avec les termes qui les dénomment que celle qui est établie entre un terme linguistique en tant que représentant d'un concept philosophique et ce qu'il sert à conceptualiser. Un dictionnaire de langue général intègre dans son discours métalinguistique sur les significations, les constructions et les emplois d'un mot usuel dans les domaines d'application qui en font un terme spécifié en fonction de ceux-ci. C'est ainsi que les emplois et les valeurs du mot « temps » se trouvent distribués selon divers domaines tels que la métrologie, la biologie, la littérature classique, la danse, la musique, le

manièrement des armes, le sport, la rhétorique, l'informatique, la linguistique, la théologie et la religion, la météorologie, et aussi la philosophie.

Nous voudrions enfin, pour compléter ces remarques générales, en matière d'introduction, mentionner avec Bernard Quémada le caractère social d'un dictionnaire de langue, « guide détenteur du code de l'usage légitimé, image et mémoire de la langue » pour une communauté de locuteurs, ouvrage de référence dont l'autorité repose sur un « accord consensuel profondément établi ». Celui-ci pointe aussi l'action normative que le dictionnaire exerce, ce qui en fait « une institution comparable au Code civil ». « Mais, précise-t-il, c'est aussi une institution culturelle, un "lieu de mémoire collective" (P. Nora) à l'instar des bibliothèques et des musées, l'une de ses finalités, directe ou indirecte, étant de conserver et de transmettre les éléments d'une culture à travers les mots définis et les discours cités » (Quémada 2017).

Bien entendu le *Vocabulaire* de Lalande, pas plus qu'un autre dictionnaire de spécialité, n'est un dictionnaire de langue décrivant et glosant les unités linguistiques d'une langue commune à l'ensemble des locuteurs parlant cette langue, il n'est un dictionnaire de la langue philosophique que pour autant que l'on accepte d'appeler « langue » un ensemble de notions et de formes d'expression propres à la communauté des locuteurs qui en ont l'exercice, par le discours, dans leur pratique de la philosophie. C'est ainsi que dans une étude épistémologique et historique de l'ouvrage ¹, Dan Savatovsky reprend les questions qui se sont posées aux auteurs et contributeurs, marquées par une hésitation entre lexicographie et terminographie :

Terminographie ou lexicographie ? Un dictionnaire philosophique peut-il n'être qu'un dictionnaire de la *langue philosophique* ? Auquel cas, comment identifier et délimiter une telle « langue » et que peut bien signifier sa réduction à un lexique ? Ou bien s'agit-il d'un inventaire des concepts philosophiques, assorti de « définitions » ? Pourrions-nous alors avoir affaire à une terminologie ? Mais quel en serait dans ce cas le degré de « spécialisation » ? Cette terminologie est-elle organisée et sur quel modèle ? Est-il possible d'envisager un genre mixte, *lexico-terminographique* ? (Savatovsky, ici même p. 224)

De plus, comme Lalande le soulignait lui-même, le langage philosophique n'est pas composé seulement de mots mais aussi de phrases, il y a une « syntaxe philosophique », un formulaire, tout comme il y a une « rhétorique philosophique » et des « tours de style ».

Nous reprendrons ces questions à partir des textes de Lalande lui-même, qui a posé les problèmes liés à une entreprise placée sous le signe de la triade *communauté-communication-institution*, qui oriente sa vision de la constitution d'une discipline philosophique par le partage d'un bien commun, celui des concepts de la philosophie. Ce qui nous conduira, en passant par l'exemple des interventions de Bergson dans la discussion collective à laquelle les termes ont été soumis, à nous interroger sur la formation du concept, du point de vue d'une linguistique de l'énonciation.

1. On pourra se reporter au tableau comparatif des principales caractéristiques des deux systèmes techniques et des domaines d'étude dont ils procèdent (terminologie et lexicologie), établi par Giovanni Adamo (1999), et repris par D. Savatovsky dans sa contribution.

1. Une vision du monde

Lalande, initiateur et directeur du projet intellectuel et éditorial, expose les buts et les conditions de réalisation du *Vocabulaire* dans les préfaces aux éditions successives ², de façon plus développée dans la « Préface aux éditions précédentes », qui reprend un texte publié dans *La Revue de métaphysique et de morale*, en 1947 : « Remarques sur le langage de la philosophie ». Il déclare ainsi :

Le *Vocabulaire* de la Société française de philosophie est un curieux exemple de ce qu'on a nommé l'hétérogonie des fins ³. Le but originel de ce travail était fort étroitement déterminé, comme on peut le voir par l'article « Le langage philosophique et l'unité de la philosophie », dans la *Revue de métaphysique et de morale* de septembre 1898, par les *Propositions sur l'emploi de certains termes philosophiques* (Bulletin de la Société, séance du 23 mai 1901) et par la discussion dans la séance du 29 mai 1902. Il s'agissait de mettre les philosophes d'accord – autant que possible – sur ce qu'ils entendent par les mots, du moins les philosophes de profession : premièrement, parce que tout accord véritable – je veux dire celui qui n'est pas l'effet d'une suggestion, d'une tromperie ou d'une contrainte autoritaire – vaut mieux en soi que les discordances ou les équivoques ; ensuite, parce que leurs contradictions, sujet traditionnel de plaisanteries, sont en grande partie verbales, et peuvent être souvent résolues dès qu'on s'en avise. (Lalande 1947 : 15)

L'argumentaire de Lalande insiste sur la nécessité, dans l'établissement d'un vocabulaire commun et la délimitation du domaine, de mettre en place des *conventions*, par quatre grands moyens institutionnels : la recherche individuelle, la collaboration permanente (académies, sociétés), la collaboration temporaire (congrès), l'organisation de l'enseignement. La Société française de philosophie est ainsi créée en 1901, dans le prolongement du projet annoncé dans une communication au Congrès international de philosophie en 1900 : « Sur la critique et la fixation du langage philosophique », avec la proposition de constituer des groupes de travail. Le *Vocabulaire*, sous le patronage et avec l'appui de la Société, paraît dans son Bulletin, de juillet 1902 à juillet 1923, selon le plan de réalisation suivant ⁴ :

Première rédaction, par sections d'une cinquantaine de pages ;

- Impression d'un « cahier d'épreuves » à grandes marges, pour faciliter l'annotation ;

2. Édition originale, en fascicules, dans le *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 1902-1923. Deuxième édition, augmentée d'un Supplément, 2 volumes grand in 8°, Alcan, 1926. Troisième édition, avec additions au Supplément. 2 volumes grand in 8°, Alcan, 1928. Quatrième édition, notablement augmentée. 3 volumes grand in 8°, Alcan, 1932. (Tomes 1 et 2 réimprimés en 1938). Cinquième édition, augmentée d'un grand nombre d'articles nouveaux, Puf, 1947. Dix-huitième édition reliée, Puf, 1996.

3. C'est Wilhelm Wundt (*System der Philosophie*, Leipzig, 1889) qui a introduit le principe de l'hétérogonie des fins (*das Prinzip die Heterogonie der Zwecke*), selon lequel les conséquences d'un comportement orienté vers une fin contiennent toujours des effets subsidiaires qui conduisent à de nouvelles conséquences non voulues.

4. Voir l'Avant-propos de la deuxième édition.

- Communication aux membres de la Société et à des correspondants français et étrangers ;
- Recueil et comparaison des critiques, additions, observations ;
- Conservation de ce qui est retenu par les lecteurs, par consensus ;
- Soumission à la Société, lors d'une ou deux séances annuelles, de points litigieux, pour discussion et recherche d'un accord ;
- Collation et rédaction définitive, avec, en bas de page, les opinions personnelles et divergentes, les réflexions issues des séances et les remarques complémentaires.

L'ouvrage *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* porte ainsi en sous-titre *Texte revu par les membres et correspondants de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHILOSOPHIE et publié avec leurs corrections et observations*. Il est technique car il ne concerne que les « termes de la langue philosophique » ou qui présentent « un intérêt philosophique » et il est critique, de par la méthode de travail adoptée, les acceptions définies donnant lieu à proposition, discussion, délibération et sélection, une trace du débat intellectuel étant par ailleurs conservée dans les annotations des articles.

La méthode mise en œuvre est analogue à celle qui était adoptée pour la confection d'un autre dictionnaire de référence, en langue anglaise, le *Dictionary of Philosophy and Psychology*, dirigé par J. M. Baldwin, dont Lalande fit une recension en 1902 (Lalande 1902). L'élaboration collective des articles, depuis la préparation à plusieurs auteurs jusqu'à la révision finale par l'éditeur scientifique en passant par la vérification et lecture critique de rédacteurs compétents et le contrôle par des comités étrangers pour la détermination des équivalents allemands, français et italiens, est présentée comme une innovation majeure et un pas vers la reconnaissance de la loi de « l'autorité impersonnelle » que constitue un usage collectif fondé sur un consensus. Comme pour le *Vocabulaire*, les articles du dictionnaire de Baldwin conservent la trace, par des signes typographiques, des discussions préalables et des interventions successives. À défaut d'une « fédération académique » qui pourrait entériner les décisions des auteurs, le « comité international » que ces derniers représentent peut avoir cette fonction de validation institutionnelle permettant de faire de l'usage une « contrainte sociale ».

Cet achèvement vers « une plus parfaite assimilation du langage philosophique » ne répond pas seulement à un idéal scientifique de collaboration intellectuelle et de compréhension mutuelle, il est aussi, pour Lalande, l'une des manifestations d'un mouvement général de la vie matérielle, spirituelle et sociale, dont l'enseignant-philosophe a défendu la thèse, dans son action comme dans ses travaux théoriques.

La vérité que recherche la philosophie doit se prouver par sa « force d'assimilation ». La Raison constituante est, selon le philosophe, le principe actif de la pensée orientée vers l'assimilation, elle est « vection » et se traduit en formules communicables, celles de la Raison constituée⁵. S'élevant contre

5. On se reporte ici à une étude de Jean de la Harpe (1931). Cette étude s'appuie, outre sur le

l'évolutionnisme dérivé des idées de Spencer, Lalande en dénonce les effets dans la vie morale (individualisme et égoïsme) et sociale (esprit de race, de caste ou de classe, impérialisme politique). La démonstration vise ainsi à contrer la théorie transformiste de l'évolution généralisée de Spencer, conçue comme allant de l'homogène à l'hétérogène, en lui opposant la rationalité du mouvement inverse ou involution, qui va de l'hétérogène à l'homogène, des êtres différenciés aux êtres assimilés. La tendance à l'uniformité et à l'assimilation est générale, elle opère dans tous les domaines de l'activité humaine. Robert Blanché, pour qui la figure du lexicographe a éclipsé celle du philosophe, déclarait ainsi que Lalande n'avait cessé de « travailler à faire prévaloir le même sur l'Autre, à déprécier les notions de différenciation et d'intégration au profit de celles d'assimilation et d'identité. » (Blanché 1965 : 47), au nom de la raison normative. La recherche de l'unanimité, de l'accord raisonnable et de la concorde et l'aspiration à un « communisme intellectuel » suivent cette ligne de conduite, qui s'est traduite par des actes d'institutionnalisation (participation active à l'organisation de congrès internationaux de philosophie, création de la Société française de philosophie), par un encouragement à la création d'une langue auxiliaire internationale, aussi par un engagement dans l'éducation morale (composition du *Précis raisonné de morale pratique*)⁶. L'auteur de la notice nécrologique, publié en 1964, évoque la deuxième édition, publiée en 1930, de la thèse de Lalande de 1899 sur la *Dissolution (Les illusions évolutionnistes)*, qui développe la thèse d'un mouvement vers une « assimilation des choses entre elles », « des choses aux esprits » et « des esprits entre eux », et dit ainsi qu'« Une grande contribution à cette assimilation des esprits entre eux a été apportée par son célèbre *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* » (Schuhl 1964 : 134).

2. Une morale du langage

Les intentions déclarées du *Vocabulaire* sont d'examiner les « imperfections du langage », qui prédisposent aux disputes, et il faut pour cela chercher à lever les méprises, les malentendus et les « actes d'autorité abusifs », au nom de ce que Renouvier, cité par Lalande, nomme la « moralité scientifique ». La vocation du philosophe, comme de l'homme de science, est d'échapper à la condition ordinaire de l'homme de parole, dans un monde de langage qui est par nature équivoque.

Vocabulaire, sur les ouvrages et articles de Lalande : *Lectures sur la philosophie des sciences*, Hachette, Paris, 1929 (10^e éd. revue et corrigée) ; *Les théories de l'induction et de l'expérimentation*, Paris, Boivin, 1929 ; *La dissolution opposée à l'évolution*, Paris, Alcan, 1899 ; réédité sous le titre : *Les illusions évolutionnistes*, Paris, Alcan, 1930 ; « Raison constituante et raison constituée », *Revue des cours et conférences*, avril 1925 ; Lettre à M. Brunschvicg, *Bulletin de la société française de philosophie*, séance du 24 février 1921, p. 63-67.

6. On peut ajouter l'intérêt de Lalande pour *The American Committee on Standards*, créé en 1941 pour définir et formuler les principes normatifs de la démocratie en opposition à la doctrine totalitaire, que représente alors notamment l'Allemagne nazie. Lalande consacre un article à ce mouvement civique et intellectuel, dans lequel il présente et commente son objectif, double : « Travailler à constituer, sur le plan d'une coopération nationale et populaire : 1° un programme des idéaux américains définissant la place et le rôle de la liberté, de la justice, de la religion, dans les relations humaines ; 2° un internationalisme intellectuel fondé sur les valeurs morales et intellectuelles » (Lalande 1951 : 390).

Dans les termes de la théorie de l'énonciation, l'activité de langage vise à stabiliser la signification des termes et des énoncés, dans une relation intersubjective et en référence à des états de choses, par ajustement à autrui pour transmettre, dans l'échange discursif, les représentations captées dans les formes signifiantes d'une langue. Selon la formule, souvent invoquée, d'Antoine Culioli, « la compréhension, dans la communication, est un cas particulier du malentendu » (Culioli 1971 : 64)⁷.

L'objectif d'une terminologie est de rechercher la stabilité optimale dans la signification de termes qui sont des désignateurs. Les terminologies techniques établissent des normes de dénomination pour des nomenclatures fonctionnelles ; les terminologies scientifiques, dans leur caractère taxinomique, également, mais elles résultent par ailleurs de l'activité de conceptualisation théorique des scientifiques qui visent, tout comme les philosophes selon Lalande, des « vérités exprimables et transmissibles » et une « connaissance formulable et commune » (Lalande 1900b : 264). Le but de Lalande est de chercher à réduire la multiplicité des terminologies pour aboutir à une unification du vocabulaire des philosophes et de l'emploi philosophique des termes, sanctionné par la communauté des usagers de la langue philosophique, et pour cela il faut s'opposer à « cet état d'individualisme et de suspension où la maintient l'indécision du langage » (*ibid.*).

La question de savoir à qui il appartient de fixer la signification des mots et de déterminer leurs emplois licites est illustrée avec humour par Lewis Carroll dans le dialogue entre Humpty Dumpty et Alice : « Quand j'emploie un mot il signifie précisément ce qu'il me plaît de lui faire signifier. Rien de moins, rien de plus. - La question, répond Alice, est de savoir s'il est possible de faire signifier à un même mot des tas de choses différentes. - La question c'est de savoir qui sera le maître. Un point, c'est tout. » (Lewis Carroll 1999 : 180-181) Le « maître », en l'occurrence, est la raison constituante que doivent partager les philosophes, en reconnaissant cette forme d'altérité dans l'emploi du langage philosophique qu'est la création d'une pensée originale par dépassement de la raison constituée (l'histoire des concepts et des doctrines) dans une œuvre, et non pas cette forme d'altérité dévoyée : « se faire une langue à soi ».

Dans son article de 1898, Lalande insiste sur la fonction historique de la philosophie, qui est de « maintenir l'unité et l'organisation du savoir humain », contre la division intellectuelle, professionnelle et morale, pointant « le risque de destruction des “communications inter-philosophiques” » (Lalande 1898 : 567) que fait courir la diversification des terminologies. Il fait ainsi référence à un article de Victoria Welby, publié dans *Mind* : “Sense, Meaning and Interpretation”⁸, qui dénonce la diversité des acceptions des termes en philosophie, les mots mêmes d'*acception*, de *sens*, *signification*,

7. Parfois attribuée à P. Bourdieu la formule est présente dans une conférence de Culioli de 1971 : « Un linguiste devant la critique littéraire », où il dit : « Voilà donc ce que je voulais dire, dès le début, afin qu'il n'y ait pas trop de malentendus (il y a toujours perte dans l'échange verbal et l'on pourrait dire que, en fin de compte, la compréhension est, dans la communication, un cas particulier de malentendu) » (Culioli 1971 : 64).

8. *Mind*, nouvelle série, T. V, 1896, p. 24-37 et 202.

valeur d'un mot n'étant pas clairement définis. Situation qui nécessiterait une « Sensifique » (*Significs*). Il faut situer l'action de Lalande dans une période de renouveau et d'expansion de la lexicographie spécialisée⁹, avec, dans le domaine de la philosophie, la parution de dictionnaires spécialisés visant la fixation, l'unification et la rationalisation des terminologies en usage. Lalande lui-même fait, en 1903, une large recension internationale des dictionnaires publiés en philosophie : « Les récents dictionnaires de philosophie » (Lalande 1903), dont celui qu'il dirige, pour en souligner l'originalité.

Une autre forme de différenciation doit être abolie, celle qui est due à « l'illogique multiplicité des langues » (Lalande 1900b : 280), source de division et de confusion. Le projet est à la fois utopiste et pragmatique. Lalande propose de fonder, dans chaque pays représenté au Congrès, une « réunion philosophique permanente » pour réviser le vocabulaire philosophique dans sa langue propre, de faire l'inventaire des significations reconues et de les fixer par une publication, d'autre part d'établir un réseau international pour constituer « un centre d'informations continuellement actif » (Lalande 1900b : 277). Le présupposé est qu'un travail de délimitation des termes dans chaque langue permettrait ensuite de composer un dictionnaire parallèle, une sorte de table de concordances, avec la possibilité de suppléer les lacunes d'une langue par des emprunts à une autre ou par des néologismes, en recourant par exemple au latin. L'idéal de cet établissement d'une terminologie unifiée, qui doit composer avec chaque langue naturelle, est, dans le même temps, de travailler à la création d'une langue auxiliaire internationale : « Ce doit être évidemment le but lointain et pour ainsi dire la limite mathématique de notre effort » (Lalande 1900b : 273) Ce projet se distingue de ceux concernant l'invention de langages imaginaires et d'écritures formelles, artefacts représentant une mathesis universelle de la pensée ; il repose sur la croyance en la possibilité de créer un système de notation basé sur des radicaux sémantiques à valeur distinctive permettant de condenser les notions élémentaires et pouvant s'intégrer dans une langue artificielle internationale selon des règles de dérivation¹⁰.

R. Blanché avait pointé, dans son article sur Lalande (voir *supra*) le problème que pose l'idéal de formation d'une « communauté mentale » dépassant non seulement la diversité des systèmes et des œuvres philosophiques mais aussi, à travers ces productions intellectuelles, la diversité des langues. Il dit alors que « le postulat implicite sur lequel reposait l'entreprise du *Vocabulaire* n'apparaît sûrement plus aujourd'hui aussi évident : celui de l'indépendance, au moins idéale, de la pensée par rapport aux singularités des

9. Voir Dan Savatovsky, déjà cité.

10. Lalande a fait une recension de *l'Histoire de la langue universelle*, par L. Couturat et L. Léau, Paris, Hachette, 1903 (Lalande 1904). Dans son article il appuie le projet de créer une langue artificielle selon le modèle des *systèmes a posteriori*, consistant à former le vocabulaire d'une façon empirique, au moyen des radicaux européens les plus internationaux, d'établir des règles de dérivation absolument fixes et une grammaire sans exception. L'espéranto correspond à un tel système. Ce modèle se distingue des *systèmes mixtes* (comme le volapük), qui cherchent à former des racines significatives qui soient proches des racines de langues naturelles (latin ou anglais), et des *systèmes a priori*, comme la caractéristique universelle de Leibniz.

langues empiriques. Comme si la pensée naissait d'abord toute nue, pour ensuite s'habiller de tel ou tel idiome, qui se puisse échanger comme un vêtement. » Et il mesurait la transmutation historique des valeurs linguistiques avec le renversement de la hiérarchie entre langues rationnelles artificielles et langues empiriques naturelles. Inversion aussi que celle de la valorisation de l'incommensurable ou de l'intraduisible : « Mais qu'une philosophie s'enracine si bien dans une certaine langue qu'elle en devienne intraduisible, comme un poème, beaucoup verraient là, aujourd'hui, un indice d'authenticité bien plutôt qu'une tare. » (Blanché 1965 : 56) Sa conclusion n'est pas que le *Vocabulaire* – comme tout autre dictionnaire de concepts – soit vain dans son ambition universalisante, de par la solidarité des notions avec les mots d'une langue, mais que celle-ci limite l'objectif d'« augmenter la valeur intermentale » des termes philosophiques.

3. Le « vague » et la conceptualisation : l'intervention de Bergson

La conception et le raisonnement qui animent l'activité discursive de conceptualisation reposent sur le détachement de l'idée de son représentant matériel, ou dans des termes saussuriens, sur la séparation de la signification et de la forme. Rappelons que pour Saussure le lien entre les deux est consubstantiel et que seul compte, sémiologiquement, la « pensée relative » : des idées relativement à des signes (signifiants), des signes relativement à des idées, la possibilité d'une « pensée pure » étant sinon récusée du moins suspendue. Ce principe de la relativité générale trouve son expression la plus nette dans ce que Saussure nomme le « quaternion final » (Saussure 2002 : 42), composé de quatre termes : signe, forme, signification, figure, et de trois rapports : une forme relative à une signification (et inversement), une forme relative à d'autres formes (différence générale des formes n'existant que selon la différence des significations), une signification relative à d'autres significations (différence générale des significations n'existant que selon la différence des formes), triple rapport auquel s'adjoit la figure vocale, qui devient forme quand elle intègre le rapport sémiologique. Quand nous parlons d'idée, de contenu ou de pensée nous faisons comme s'il était possible d'isoler la signification du triple rapport sémiologique complet qui la constitue. Notre activité d'interprétation, quand elle se manifeste discursivement par une dénivellation et un questionnement métalinguistique sur le sens des termes, procède ainsi par héminégligence de la contrepartie formelle du signe. Quand Lacan déclare qu'il n'y a pas de métalangage c'est que nous ne sortons jamais du langage, qui est son propre interprétant. Et la délimitation de concepts est une activité de glose. Les définitions du *Vocabulaire* sont, comme Lalande l'explique dans la préface, des « définitions sémantiques », des gloses explicatives des significations assignées aux termes, même s'il est difficile d'échapper complètement à l'encyclopédisme et à l'exposé doctrinal. « Les sens d'un mot, dit Lalande, ne sont pas les valeurs d'une variable indéterminée dont nous pourrions disposer à notre gré. » La réalité linguistique est analogue aux faits sociaux ; les mots sont actifs, ils sont « en nous sans

nous » et ont des « propriétés cachées même à ceux qui les prononcent ou les comprennent » (Lalande 1947 : 21).

Afin d'appréhender la glose conceptuelle, du point de vue de l'activité signifiante de langage, nous nous appuyons sur l'exemple que nous fournit la discussion par Bergson de certains termes et des définitions proposées pour le *Vocabulaire*.

L'auteur de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, intervient dans le débat à propos d'*immédiat* et d'*inconnaissable*¹¹. Face aux critiques qui lui ont été communiquées, concernant notamment le sens B de l'article « Immédiat », qui fait référence à sa philosophie, il contre argumente en posant la question « Pourquoi recevoir sans réserve pour vraies et réelles les données ultimes de notre conscience ? », question à laquelle il répond en réaffirmant sa conception, contre les philosophes qui ont essayé d'appliquer à la conscience immédiate des concepts inadéquats, puisqu'ils sont des concepts « relatifs à notre action sur les choses ». « Dira-t-on que cette manière d'envisager les concepts est tout simplement une théorie philosophique, et que cette théorie ne vaut ni plus ni moins que les autres théories ? Je réponds que l'immédiat se justifie et vaut par lui-même, indépendamment de cette théorie du concept. » (Lalande 1926/2010 : 475) L'immédiat, qui est reconnu par une « intuition vraie de l'immédiat », échappe par définition à la saisie réflexive. Il ne saurait donc être défini qu'à partir de son expérience, qui en fonde la vérité, et l'adéquation du concept à cette vérité ne peut être évaluée à l'aune de la pensée discursive. Position qui conduit à dire l'impossibilité de saisir conceptuellement ce qui est en question et à procéder par métaphorisation.

Une autre intervention de Bergson ne figure pas dans les remarques en annotation dans le *Vocabulaire* mais a été publiée dans *Mélanges* (Bergson 1972 : 502-505)¹². Lors de la discussion à la SFP du 23 mai 1901, Bergson présente « une observation générale relative à l'entreprise de M. Lalande », avec une réserve sur les mots donnés en exemple, qui relèvent de la métaphysique et de la morale, domaine de la philosophie où les termes sont non seulement difficiles à définir mais où il est préférable de ne pas définir : « Est-il utile d'arrêter définitivement la signification des termes là où les idées sont encore flottantes ? Peut-on fixer le sens d'un mot quand on discute encore de la nature de la chose ? ». « L'indécision du sens laisse la question ouverte et certains mots doivent rester des "énoncés de problèmes". », avance-t-il. Lalande intervient dans le débat et réplique à cette position de principe que l'énoncé d'un problème peut être précis et que le « vague »¹³ est source d'illusions et de discussions sans fin.

11. . 2 juillet 1908. Discussion à la Société française de philosophie (*Bulletin de la société française de philosophie*, VIII, 8, août 1908, p. 331-333 et 340-341 ; *Vocabulaire* de Lalande, « Immédiat », « Inconnaissable » ; *Écrits philosophiques*, I, p. 300-303)

12. 23 mai 1901. Discussion à la Société française de philosophie (*BSFP*, I, 3, 1901, p. 98-103 ; Lalande, *Propositions concernant l'emploi de certains termes philosophiques* ; *EP*, I, p. 168-172).

13. Le vague est l'une des formes de l'indéterminé dans sa relation au déterminé, selon la théorie de la connaissance de Peirce. Il convient de le distinguer du général, autre catégorie de l'indé-

Bergson prend l'exemple du mot « nature », qui évoque « une série continue d'idées plus ou moins nuancées, toute une gamme de significations possibles », et pour lequel déterminer des positions, comme le veut toute définition, qui distingue et répertorie les significations, c'est éliminer les intermédiaires par la sélection opérée : philosopher ne consiste pas « à *choisir* entre des concepts tout faits [...] mais à en créer. », ce à quoi Lalande répond que le vocabulaire s'adresse aux utilisateurs de concepts et non aux créateurs. S'ensuit une discussion, avec d'autres, sur continuité/discontinuité du sens, avec une opposition imagée entre « spectre continu » et « série de raies », et sur la stabilité sous-jacente au changement.

Bergson insiste finalement sur le privilège à accorder à la psychologie, pour débiter l'entreprise de définition des termes de la philosophie, car c'est une « science spéciale » dont les concepts ont un contenu empirique. Et il approuve la nécessaire « indétermination » pour les termes relevant de la partie non scientifique de la philosophie. Pour Lalande, « Les sciences normatives (logique, esthétique, morale) ont aussi le caractère de sciences spéciales. La métaphysique seule pourrait faire exception à cette règle. »¹⁴

Il apparaît que la discussion tourne autour de (a) la question de la représentation signifiée par un mot de la langue quand la notion lexicale est conçue philosophiquement, (b) de la représentation de cette représentation, qui renvoie à « la chose », et (c) de l'adéquation de la signification qui peut être assigné au terme qui en est le représentant, (d) de la distinction entre empiricité et rationalité de l'origine du concept, (e) de la philosophie comme discipline spéculative. Ce qui nous retient, d'un point de vue linguistique est le rapport entre la dénomination et la définition. La première est le représentant linguistique de la notion que la seconde explicite. L'expression « le concept d'*immédiat* » correspond au schéma : <notion> de 'terme'. La divergence relève de deux positions : pour Lalande il est possible de définir rationnellement le « vague » de ce que représente la notion dont le nom est *immédiat*, pour Bergson une telle tentative de définir ce « vague » contredirait sa nature indéfinissable. Pour le premier l'acte de déterminer une notion par un énoncé définitoire est d'un autre ordre de représentation que la notion elle-même (l'indéterminé est déterminable en tant qu'indéterminé), pour le second les deux ordres de représentation se confondent.

termination, et de l'ambiguïté. Peirce distingue ainsi la généralité du *n'importe quelle chose* par rapport au vague du *quelque chose*. On pourra se reporter au chapitre 5 de l'ouvrage de Claudine Tiercelin (2013) : « La sémiotique du vague ».

14. Lalande définit la philosophie comme « la synthèse la plus haute et la plus cohérente qu'il se puisse faire des connaissances humaines » (*BSFPh.*, 1902, p. 12). Le noyau dur est la métaphysique, comme le montre l'essai de classement des termes relevant des « sciences philosophiques considérées dans leur état actuel » : Psychologie : Phénomènes d'activité, Phénomènes de sensibilité, Phénomènes d'intelligence ; Sociologie ; Sciences normatives (« jugements d'appréciation ») : Logique, Esthétique, Éthique ; Philosophie générale (= Métaphysique) : Origine des connaissances (méthode historique et critique), Dégagement des lois générales de la connaissance, Ontologie.

4. La formation du concept du point de vue énonciatif

Dans son *Dictionnaire philosophique*, André Comte-Sponville (2001) évoque, à l'article « Concept », une anecdote de Simone de Beauvoir selon laquelle Sartre et Merleau-Ponty s'amusaient, étudiants, à inventer des sujets de philosophie, et il dit avoir été, alors élève de terminale, « à la fois amusé et effrayé » par l'énoncé suivant : « Le concept de notion et la notion de concept ». Dans les définitions qu'il nous donne des deux termes, dans son dictionnaire, il oppose le caractère plus vague et plus large, en extension, de la notion, qui est dans la langue commune, et il dit du concept que c'est une « œuvre » issue d'un « travail de pensée », « le résultat d'une pratique et l'élément d'une théorie » (Comte-Sponville 2001 : 194). Ce qui nous renvoie, pour la pratique philosophique, à la philosophie comme « discipline créatrice » de concepts, selon Deleuze et Guattari.

Pour cerner linguistiquement l'opération de conceptualisation nous nous situerons dans le cadre de la théorie des opérations prédicatives et énonciatives (TOPE, Culioli). La notion y est définie comme « un système complexe de représentations constitué à partir d'un faisceau de propriétés physico-culturelles. » (Culioli 1999b : 54) « Décidons d'appeler notion, précise A. Culioli, ce faisceau de propriétés physico-culturelles que nous appréhendons à travers notre activité énonciative de production et de compréhension d'énoncés. » (Culioli 1999c : 9) La notion est explicitée par l'activité de glose des énonciateurs, qui génère du texte, le texte de la glose qui constitue une représentation sémantique de la représentation notionnelle. Dans le système de représentation métalinguistique elle est notée QLT (c'est du qualitatif, du *qualis*), elle est insécable, non fragmentée et prise en bloc (caractéristique du travail en intension), et renvoie à un schéma prédicatif non instancié : elle est désignée par l'expression *avoir la propriété P*. L'opération, notée QNT (*quantum* : quantification), correspond à une prédication d'existence (*il y a*) et une prédication différentielle (P par rapport à non P) ou abstraite de la notion : « une occurrence est un événement énonciatif qui délimite une portion d'espace/temps spécifiée par la propriété P. » (Culioli 1999c : 11) La construction d'une classe d'occurrences implique une opération d'identification / différenciation par rapport à une occurrence qui sert de repère, en tant que représentant exemplaire, et qui est définissable et conforme à *être P*, c'est le type (par ex. dans l'énoncé *Deleuze, voilà un vrai philosophe* : une occurrence de la classe des philosophes est identifiée à la propriété *être philosophe*, il est le type même du philosophe). La construction d'un domaine notionnel comprend un autre pôle de référence, qui a une valeur absolue : l'attracteur. L'occurrence est alors autoréférentielle en tant que représentant de P (par ex. dans l'énoncé *Deleuze, c'est LE philosophe par excellence !* : un philosophe hors pair, incomparable, sans autre repère que lui-même ; la propriété est portée à un degré extrême). Un schème d'individuation opère des pondérations variables sur QNT et QLT (opérations de détermination en interaction avec les propriétés des termes). Les trois catégories Discret, Compact, Dense sont des propriétés primitives associées aux notions, elles correspondent à trois types de pondération. Le Discret, qui relève du discontinu, correspond au caractère individuable et sécable de la

notion, dont les occurrences sont nombrables ; le Compact, qui relève du continu, correspond au caractère insécable et non individuable ; le Dense, qui relève aussi du continu, est individuable par des dénombreurs qui quantifia-bilisent la notion, par prélèvement. Les noms peuvent ainsi fonctionner selon les trois types de catégorisation : la notion /matière/ est discrète quand le nom *matière* signifie une matière enseignée (*il y a trois matières à l'examen*), elle est dense quand il désigne la matière picturale (*un peu trop de matière sur la toile*), elle est compacte quand le nom renvoie au concept philosophique, par exemple dans son opposition à l'esprit (*Ce que Bergson nomme "durée" permet de penser sous un même concept l'esprit et la matière*).

Comme le montre la discussion avec Bergson, la glose conceptuelle, même si elle se réfère à une expérience phénoménale ou une conscience intuitive, porte sur la notion en tant que *représentation abstraite*, la notion pure QLT, et non pas la notion en tant que classe d'occurrences, fragmentable, représentable dans des occurrences particulières localisées dans l'espace-temps. Elle ne porte pas sur du générique, c'est-à-dire sur une classe d'individus. Par ailleurs le philosophe s'interrogeant sur la possibilité de définir le concept d'immédiat ne procède pas comme le linguiste qui va chercher à cerner le « construit théorique d'ordre métalinguistique » (1999a : 17) qu'est la notion à partir des occurrences linguistiques du terme (sans se limiter à la forme adjectivale ou nominale), dans des contextes variables, et en prenant en compte les termes associés. Il pourrait toujours, à partir d'un corpus de textes philosophiques, étudier les emplois du concept en tant que tel. Un professeur de philosophie qui lirait à ses étudiants un passage du roman d'Anne-Marie Garat, comme celui-ci : « [...] nous ne sommes assidus ni au passé ni au futur qui nous assiègent de leurs chimères et de leurs fictions, mais assignés au présent, à l'immédiat sensible [...] »¹⁵, et qui dirait *voilà qui illustre tout à fait le concept d'immédiat*, se référerait bien au type, centre organisateur de la notion, mais ce type correspondrait alors à une conception philosophique de l'immédiateté. Il pourrait dire la même chose d'un passage où ne figurerait aucune occurrence du terme lui-même. La glose conceptuelle se situe alors dans le champ de la « raison constituée » (Lalande). Il serait par ailleurs curieux d'entendre un énonciateur philosophant s'exclamer à propos d'un choc esthétique : *ça c'est de l'immédiat !*, comme s'il était possible d'imaginer un attracteur pour une notion conceptuelle variable en degrés.

La « raison constituante », pour reprendre l'expression de Lalande, celle qui oriente le travail de la pensée philosophique se place sur une scène d'énonciation imaginaire, opérant sur des représentations abstraites, des fictions théoriques, qui *subsument* des états de choses (*sub-sumere* : prendre sous, faire passer le particulier sous le général). Et comme le travail de conceptualisation en passe par la langue naturelle, les notions lexicales dont les propriétés sont de l'ordre du compact (des *qualis*) sont privilégiées. Mais il est toujours possible de compactifier des notions de l'ordre du discontinu (discret) ou du continu dense.

15. Roman d'Anne-Marie Garat : *Nous nous connaissons déjà*, Arles, Actes Sud, 2003, p. 76.

5. La question du concept en *qu'est-ce que P* ?

La fabrication collective du *Vocabulaire* – dont Lalande est le principal artisan – et les réflexions qui l'ont accompagnée, même s'il s'agissait plus d'inventaire que d'invention, nous montrent ce qu'impose la question philosophique à l'activité de langage : un arrêt sur les mots et une sortie de l'échange discursif qui régule ordinairement notre activité de représentation et de référénciation. Une remarque de Valéry illustrera parfaitement notre propos :

Voici la remarque : vous avez certainement observé ce fait curieux, que tel *mot*, qui est parfaitement clair quand vous l'entendez ou l'employez dans le langage courant, et qui ne donne lieu à aucune difficulté quand il est engagé dans le train rapide d'une phrase ordinaire, devient magiquement embarrassant, introduit une résistance étrange, déjoue tous les efforts de définition aussitôt que vous le retirez de la circulation pour l'examiner à part, et que vous lui cherchez un sens, après l'avoir soustrait à sa fonction momentanée ? Il est presque comique de se demander ce que signifie au juste un terme que l'on utilise à chaque instant avec pleine satisfaction. Par exemple : je saisis au vol le mot Temps. Ce mot était parfaitement limpide, précis, honnête et fidèle dans son service, tant qu'il jouait sa partie dans son propos, et qu'il était prononcé par quelqu'un qui voulait dire quelque chose. Mais le voici pris par des ailes, il se venge. Il nous fait croire qu'il a plus de sens qu'il n'a de fonctions. Il n'était qu'un *moyen*, le voici devenu une *fin*, l'objet d'un affreux désir philosophique. Il se venge en énigme, en abîme, en tourment de la pensée...

Et il en va de même du mot Vie, et de tous les autres. (Valéry 2010 : 662-663)

Nous nous souvenons de la méditation d'Augustin sur le temps et de sa question : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus » (saint Augustin 1964 : 164). La question philosophique exemplaire est une question en *qu'est-ce que* et son prédicat est une forme nominale ou nominalisée déterminée par un défini. Culioli explique, à propos du repère constitutif dans la construction d'un énoncé – ce à partir de quoi s'organise l'énoncé – la différence entre *qu'est-ce que l'enfance ?* et *l'enfance, c'est quoi ?* Dans ce dernier cas on pose au départ *l'enfance* (la représentation notionnelle attachée au lexème « enfance ») pour demander *qu'est-ce que c'est ?*, dans le premier cas, « vous faites de "l'enfance être quelque chose", une sorte de notion, de concept, vous en dégagez une sorte d'essence, et c'est autour de ça que s'organise la question » (Culioli et Normand 2005 : 140). La question *qu'est-ce que P* se déplit en *quoi est ce que P est*, avec *quoi* qui représente la classe de tous les possibles, et *ce* qui est ce qui est en question, la copule *est* ayant la fonction d'un identificateur. Le préconstruit de la question posée est l'existence du prédicat *être-quelque chose (aliquid)*, identifié, dans l'exemple, à <enfance> (la notion à déterminer).

La question *Quoi ?* est, selon Jankélévitch, « la question catégorielle et problématique suspendue à l'attente d'un ceci ou cela » (Jankélévitch 1981 : 26). Quand la détermination du prédicat est vague, à défaut d'une « essence », indéfinissable, il peut être déterminable par des qualités. C'est alors

qu'à la philosophie « quidditative », selon les termes de Jankélévitch, succède une philosophie « qualitative », qui réifie et quantifie la qualité. Pour ce dernier la question *qu'est-ce que l'Être ?* est « vide de sens » et sans réponse, et il substitue à la question *quoi ?* la clause qu'« il y a être », le *fait-que*, le *quod*. De son côté, Julien Benda (1945), qui s'opposa vivement aux « mobilistes », notamment à Bergson, concevra la conceptualisation sur le modèle de la science, postulant que la formulation est un arrêt de la pensée, une forme de stabilisation : « penser, c'est penser *quelque chose*, c'est-à-dire *une chose à quoi je confère l'identité à elle-même du fait que je la pense*, cette chose fût-elle une mobilité ; penser le changement, c'est l'immobiliser ; sinon, comme disent les bergsoniens, on le *vit*, on ne le pense pas » (Benda 1945 : 170).

Quelle que soit la façon de poser la question, dans l'activité de conceptualisation, nous avons une boucle réflexive : le concept de P est la représentation de la notion de P, plus exactement du domaine notionnel, que le philosophe déploie par sa glose. « [...] les concepts, dit Jocelyn Benoist, sont *ce que nous mettons en œuvre là où nous usons des signes* – penser est ce que fait celui qui manipule les signes, en un sens ou en un autre [...] » (Benoist 2010 : 94) Mais le terme « concept » correspond ici à la *notion*, dans la théorie de l'énonciation. Il y a concepts, au sens philosophique, quand le raisonnement porte, à travers la manipulation de signes, sur des notions. Ce qui fait que la « langue philosophique » a pu être définie comme une « langue où l'on suppose que la génération des mots suivrait exactement celle des pensées » (Littré). Le concept est une méta-notion. Il n'a pas d'occurrences mais des applications possibles. Ce sont celles-ci qui délimitent son domaine de validité. Plutôt que de se demander si tel mot, étant donné sa signification (représentation sémantique de la notion), est adéquat à tel état de choses, on se pose la question de savoir si tel état de choses répond à tel concept ou si le concept peut s'y appliquer. Mais il faut ajouter que le champ d'application du concept est impliqué dans la conception du concept. De ce point de vue, comme le déclare encore Jocelyn Benoist, il n'y a pas de concept applicable *partout* et la nature d'un concept correspond à « *l'ensemble des fils par lesquels le concept est déjà rattaché à la réalité* » (Benoist 2010 : 116), du moins dans une optique expérientielle et contextualiste ¹⁶.

La réflexion de Culioli sur la notion, qui répond à des exigences épistémologiques, méthodologiques et empiriques, s'appuie sur une tradition philosophique. Spinoza, Berkeley, Thomas Reid sont ainsi cités ¹⁷, avec un renvoi à un commentaire de Jean Wahl sur Hegel (Wahl 1929/1951), qui fait apparaître une nouvelle conception du concept (*Begriff*) comme « universel concret », ce qui en fait un « concept conçu », unissant « la généralité de l'idée et la multiplicité des cas particuliers ». Culioli s'approprie la formulation de Hegel revue par Wahl : « La notion, ce sera 'la multiplicité développée' [...] et en même temps l'unité retrouvée » (Culioli 1999a : 21).

16. « [...] c'est le fait qu'un concept soit mis en œuvre qui qualifie certains traits ou aspects de la situation comme "essentiels" par rapport à ce concept » (*op. cit.* : 116).

17. On se reportera à l'article « À propos de la notion » (Culioli 1999a).

Ce qui nous reconduit à Deleuze et Guattari qui disent du concept, dans la forme que lui donne la philosophie, qu'il se définit par « l'inséparabilité d'un nombre fini de composantes hétérogènes parcourues par un point en survol absolu, à vitesse infinie » (Deleuze et Guattari 1991 : 26). « Le concept philosophique ne se réfère pas au vécu par compensation, mais consiste, par sa propre création, à dresser un événement qui survole tout vécu, non moins que tout état de choses. » (Deleuze et Guattari 1991 : 37). La philosophie se veut « *allusion* », à l'encontre de la référence à un état de choses et contre l'usage ordinaire du langage.

La « vitesse infinie » dans le concept évoquée par Deleuze et Guattari semble contredire « la *vitesse de notre passage par les mots* » qui assure, selon Valéry, l'intercompréhension dans la communication ordinaire. Il faut plutôt retenir l'image du « survol absolu », qui indique la hauteur à laquelle il faut s'élever dans l'abstraction conceptuelle pour atteindre la notion dans sa plus grande généralité, avec toutes ses ramifications. Quant à « l'unité retrouvée », elle est le résultat de « cette opération de *rassembler*, de *réunir* dans l'esprit et non point ailleurs », qui est, nous dit Augustin, « ce qu'on nomme penser (*cogitare*) » (saint Augustin 1964 : 214)¹⁸.

Pour conclure : retour au Vocabulaire

Ce qui nous reconduit au *Vocabulaire* de Lalande et à son entreprise éditoriale et intellectuelle. Travaillant en philosophe avec des philosophes pour des philosophes, « cette classe de travailleurs “spécialisée dans l'étude des généralités” » (Lalande 1900b : 259), comme il les définit, il cherchait à réunir les esprits. Reprenons les objectifs énoncés dans un bilan d'étape en 1908, en écho à la préface déjà citée :

Nous avons défini le but de notre travail en l'appelant vocabulaire technique et critique. Par là nous entendons : l'analyse des termes de la langue philosophique, la détermination de leurs différents sens dans les ouvrages et dans l'enseignement contemporains, l'examen des équivoques et des sophismes qui s'y rattachent, les précautions qu'on pourrait prendre pour y remédier, enfin l'indication de radicaux conventionnels pouvant servir à distinguer les diverses significations, et pouvant entrer dans une langue artificielle internationale suivant des lois fixes de dérivation. – Il s'agit donc, non de régler l'usage, ce qui n'est pas actuellement possible, mais de l'éclairer, et de prendre conscience de ses imperfections, en attendant qu'un jour, peut-être, un de nos Congrès entreprenne de fixer tout ou partie de la terminologie dans les sciences morales, comme l'ont fait les Congrès de sciences physiques et naturelles, au grand profit de leurs études respectives. (Lalande 1908 : 795)

Le projet peut être évalué au regard de deux imaginaires linguistiques, celui d'une impossible langue artificielle dépassant la diversité des langues, celui d'un langage permettant de communiquer d'un esprit philosophique à un autre, ainsi que le font les anges dans leur espace éthéré, sans l'obstacle matériel des corps. « Les âmes communiquent presque directement quand elles peuvent le faire par la parole vivante. L'enveloppe du moi s'amincit,

18. Voir le chap. XI des *Confessions* : « Ces notions sont le produit de l'activité de la pensée ».

tend à s'évanouir. En ces consciences distinctes se forme un esprit commun », déclarait Boutroux à la séance d'ouverture du Congrès international de philosophie (Lalande 1900a : 484). Mais il peut simplement être estimé aujourd'hui à sa valeur de projet collaboratif et participatif, par un échange et une discussion visant l'intercompréhension, pour un consensus social, en vue d'une transmission.

Travaux cités

- Adamo Giovanni, 1999, « Tra lessicologia e terminologia », *Lexicon philosophicum. Quaderni di terminologia filosofica e storia delle idee*, n° 10, p. 1-17
- Benda Julien, 1945, « De la mobilité de la pensée selon une philosophie contemporaine », *Revue de métaphysique et de morale*, 50^e année, n° 3 (juillet), p. 161-202, disp. en ligne.
- Benoist Jocelyn, 2010, *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, Cerf.
- Bergson Henri, 1972, *Mélanges*, Paris, Puf.
- Bergson Henri, 2011, *Écrits philosophiques*, Paris, Puf.
- Blanché Robert, 1965, « André Lalande et l'assimilation des esprits », *Les Études philosophiques*, Nouvelle Série, 20^e année, n° 1, p. 47-57, disp. en ligne.
- Carroll Lewis, 1999, *De l'autre côté du miroir*, dans *Œuvres complètes* T. I, Paris, Robert Laffont, « Bouquin ».
- Comte-Sponville André, 2001, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Puf.
- Culioli Antoine, 1971, « Un linguiste devant la critique littéraire », *Actes du colloque de la Société des Anglicistes*, Clermont-Ferrand, p. 61-79.
- Culioli Antoine, 1999a, « À propos de la notion », *Pour une linguistique de l'énonciation*, T. III, rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2020, p. 16-33.
- Culioli Antoine, 1999b, « A propos de *quelque* », *Pour une linguistique de l'énonciation*, T. III, rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2020, p. 9-15.
- Culioli Antoine, 1999c, « Structuration d'une notion et typologie lexicale. À propos de la distinction dense, discret, compact », *Pour une linguistique de l'énonciation*, T. III, rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2020, p. 49-58.
- Culioli Antoine et Normand Claudine, 2005, *Onze Rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- Deleuze Gilles et Guattari Felix, 1991, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.
- Depecker Loïc, « Terminologie », dans *Universalis éducation. Encyclopædia Universalis* en ligne.
- de la Harpe Jean, 1931, « Études Critiques : la philosophie de M. André Lalande : évolution et involution », *Revue de théologie et de philosophie*, n° 19, en ligne.
- Jankélévitch Vladimir, 1981, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien, I. La manière et l'occasion*, Paris, Seuil, « Points ».
- Lalande André, 1898, « Le langage philosophique et l'unité de la philosophie », *Revue de métaphysique et de morale*, T. VI, n° 5, p. 566-588, disp. en ligne.
- Lalande André, 1900a, « Le Congrès international de philosophie », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, T. L, p. 481-508, disp. en ligne.
- Lalande André, 1900b, « Sur la critique et la fixation du langage philosophique », *Bibliothèque du Congrès International de Philosophie, Vol.1, Philosophie générale et métaphysique*, p. 257-280.

- Lalande André, 1902, Recension de J. M. Baldwin, *Dictionary of Philosophy and Psychology*, T. I, *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, T. LIV, p. 93-98, disp. en ligne.
- Lalande André, 1903, « Les récents dictionnaires de philosophie », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, T. LVI, p. 628-648, disp. en ligne.
- Lalande André, 1904, « La langue universelle », *Revue de métaphysique et de morale*, T. XII, n° 1, p. 137-147, disp. en ligne.
- Lalande André, 1908, « État des travaux du "Vocabulaire philosophique" », *Revue de métaphysique et de morale*, T. XVI, n° 6, p. 795-799, disp. en ligne.
- Lalande André, 1947, « Remarques sur le langage de la philosophie », *Revue de métaphysique et de morale*, 52^e année, n°1, p. 15-25, disp. en ligne.
- Lalande André, 1951, « Le Comité international des Standards », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, T. CXXI, p. 389-396, disp. en ligne.
- Lalande André, 2010, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1926), Paris, Quadrige/Puf.
- Quémada Bernard, « Dictionnaire », dans *Universalis éducation. Encyclopaedia Universalis* en ligne.
- saint Augustin, 1964, *Les Confessions* (trad. J. Trabucco), Paris, Garnier-Flammarion.
- Saussure Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, S. Bouquet et R. Engler édés, Paris, Gallimard.
- Schuhl Pierre-Maxime, 1964, « André Lalande (19 juillet 1867-15 novembre 1963) », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, T. CLIV, p. 133-134, disp. en ligne.
- Tiercelin Claudine, 2013, *La Pensée-signe : Études sur C. S. Peirce*, Paris, Collège de France, nouvelle édition, disp. en ligne.
- Valéry Paul, 2010, « Poésie et pensée abstraite », dans *Variété III, IV et V* (1936, 1938, 1944), Paris, Gallimard, « Folio essais », p. 659-691.
- Wahl Jean, 1951, « Sur la formation de la théorie hégélienne de la notion », *Le Malheur de la conscience dans la Phénoménologie de Hegel* (1929), Paris, Puf.

